

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 80 (1992)

Heft: 9

Artikel: Féminisme : la longue marche...

Autor: Chaponnière, Martine

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-280103>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Féminisme: *la longue marche...*

S'il a évolué au cours des décennies, son image reste figée.

Le seul terme de féminisme provoque refus et irritation.

Après huitante années passées à le soutenir, Femmes suisses fait le point de ce mouvement aussi mal connu que mal aimé.

«**N**anas chéries, venez toutes à l'AG du 12 septembre. Ordre du jour: le viol et la structure du MLF. Bisous, Christine, Claudine, Françoise, Ada et Mireille-qui-en-ont-marre-de-faire-les-convocs». C'était au début des années septante. Tout est dit: vocabulaire dérisoire, thèmes et problèmes récurrents, surtout pas de noms, les prénoms seulement. Chacune devait se reconnaître et reconnaître les autres dans la nouvelle sororité MLF. «Je ne me souviens plus comment je suis arrivée au MLF, dit Françoise, militante des débuts, j'en ai entendu parler, et un soir j'y suis allée. Ce que j'aimais, c'était le côté informel, une chaleur qui n'existait pas dans les organisations politiques.» Comme tous les groupes d'appartenance, le MLF avait ses mots de passe, notamment vestimentaires: jupes longues multicolores ou pantalons bouffants à la turque, sandalettes mao noires, gilets de velours ou au crochet, paniers d'osier avec dedans une pomme, un paquet de gauloises et un tricot en train, parfois même avec quatre aiguilles.

A cette époque, le mouvement rouspétait, certes, mais il chantait aussi, sur l'air du *Chant des Marais*: «Nous qui sommes sans passé, les femmes/Nous qui n'avons pas d'histoire/Depuis la nuit des temps, les femmes/Nous sommes le continent noir.»

Bariolées, bigarrées et bagarreuses, les MLF étonnèrent l'Europe, pourtant déjà secouée des spasmes de Mai 68. Avec humour parfois, lorsque les Parisiennes déposèrent au pied de la tombe du soldat inconnu une gerbe pour sa femme, plus inconnue encore... Avec persévérance aussi, dans la longue lutte pour l'avortement «libre et gratuit».

C'était le temps de la grande provoc, le temps aussi de la grande peur des hommes. Rendant compte avec enthousiasme de la *Lettre ouverte aux bonnes femmes* (1972) de Jean Lartéguy, Henri-Ch. Tauxe, de *24 Heures*, n'en peut plus d'hyperboles pour décrire la féministe honnie, la «similihomme», celle dont «la crétinerie impose sa dictature», ces «quelques bonnes femmes détraquées et politiquement fanatisées, ces révolutionnaires excitées», bref, celles qui ont «transformé le combien légitime com-

bat des droits sociaux, politiques et professionnelles en un maïisme femelle braillard et sommaire». Manquent plus que les «mal b...», qualificatif auquel les féministes ont de toute façon toujours répondu «la faute à qui?». La grande peur, oui, mais pas la vraie guerre. Une sorte de rituel dans l'affrontement où la «minorité gueularde» (Tauxe encore) menaçait les certitudes de la majorité bien-pensante du «légitime combat des droits sociaux».

Le poids des mots

Le mouvement féministe est sans doute le seul mouvement politique qui, depuis qu'il existe en tant que groupe organisé, rallie autant d'antipathies tripartites conjuguées avec une sympathie minimale quant à la nécessité du combat.

Le «je-ne-suis-pas-féministe-mais...» ne date pas d'hier et les premiers numéros de ce journal fondé en 1912 témoignent des mêmes réticences qu'aujourd'hui face à l'emploi du mot féminisme. En deux mots comme en cent: les féministes, on les dé-

1910 – Le mouvement suffragiste s'organise en Suisse. De dignes dames à chapeau sortent de la maison. Si elles ne dérangent pas trop, leur revendication en revanche révolutionne le sens donné jusque là au mot égalité. Les féministes sont ridiculisées comme parangons de vertu et stigmatisées comme voulant détruire la famille. «Nous avons à travailler non seulement contre l'inertie et l'indifférence, mais contre une réelle hostilité» disait Emilie Gourd lors de la création de son journal *Le Mouvement féministe*.

1930 – C'est la crise. Les femmes d'abord en font les frais, qu'on renvoie dans leurs foyers, par persuasion ou par force. Les féministes se battent pour préserver les acquis, dont le droit au travail de la femme mariée. Le mouvement a mauvaise presse pour se préoccuper ainsi des droits «luxueux» en des temps si difficiles pour tous.

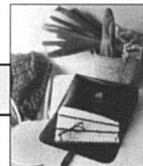
1950 – Finie la guerre, fini le désordre, tout rentre dans l'ordre. La vraie féminité triomphe au firmament de la bonne ménagère qui s'automatise tous azimuts. La féministe commence à faire ringard.



1928. La longue marche du suffrage féminin en Suisse.

teste et on ne voudrait surtout pas leur ressembler, mais certaines de leurs revendications méritent qu'on s'y arrête, car parfois, c'est vrai, la femme est encore injustement traitée. Voilà ce qu'ils et surtout elles disent, avant de retourner vaquer à leurs occupations. Et ça, c'est valable pour 1910, 1930, 1950, 1970 et 1990.

1970 – A bas les tabous. Elles parlent du corps, du ventre, du sexe. Même Simone Veil, à l'Assemblée nationale médusée en 1975: «Comme vous le savez tous, messieurs les députés, les femmes ont un cycle, des règles...» Chantres hystériques de l'amour libre, les féministes veulent, évidemment, détruire la famille...



1990 – Mères de famille et la quarantaine bien sonnée, les féministes, cette fois, s'en prennent au sexisme de la langue et au harcèlement sexuel. Et re-parangons de vertu. Etc, etc.

Requiem pour l'égalité

N'empêche que, en cent ans de féminisme ringard, les choses finissent pas évoluer. Si le mouvement des femmes n'y est pas pour tout, il y est quand même pour beaucoup.

De l'entrée contestée et à petits pas, au début du siècle, des femmes dans les commissions scolaires et ecclésiastiques, aux frères chauffeuses d'autobus d'aujourd'hui, des centaines de petites et grandes lois ont été votées en faveur de l'égalité des sexes, des milliers de petits et grands faits sont intervenus dans la vie quotidienne des couples, des familles, des femmes et des hommes.

La révolution contraceptive a eu lieu, même si la pilule n'est pas l'idéal et l'avortement reste punissable.

Depuis 1981, la loi pourvoit à l'égalité dans tous les domaines.

Depuis 1988, hommes et femmes vivent sur pied d'égalité au sein du couple. Le mari ne peut plus interdire à sa femme de travailler à l'extérieur du foyer, il n'est plus le seul à choisir la demeure commune, bref, il n'est plus le chef.

Les femmes sont toujours plus nombreuses à travailler à l'extérieur du foyer (68% des femmes entre 15 et 62 ans). Elles peuvent accéder au métier de leur choix, bûcheronne, coiffeuse, accordeuse de pianos ou PDG. Les femmes sont toujours mieux formées. Il y a dix ans, elles représentaient un tiers des effectifs des universités suisses. Aujourd'hui, elles en forment le 40%.

Alors, qu'est-ce qu'elles veulent? Eh bien, c'est là que le bât blesse. Elles veulent autre chose. Les lois, c'est pas la réalité, les chiffres, c'est pas la réalité non plus.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont cure des lois que les féministes s'escriment à faire voter.

L'égalité tant qu'elles ont le sentiment de l'avoir, est bien le cadet de leurs soucis. Les jeunes filles d'aujourd'hui étudient, travaillent, dansent, font du sport, vont au ciné, ont un copain, vivent parfois avec lui, prévoient d'avoir un ou deux enfants et basta.

Une récente enquête* auprès de jeunes de 15 à 19 ans montre que si le mouvement féministe fonctionne comme une sorte de repoussoir (68% déclarent qu'ils et elles n'y adhéreront jamais), la cause de l'égalité mérite tout de même que d'autres se battent pour elle: 68% des jeunes approuvent l'action du mouvement des femmes.

De là à considérer l'égalité comme un problème important, tant s'en faut. L'égalité entre hommes et femmes vient loin derrière d'autres priorités des jeunes, en premier la drogue, en deuxième l'environnement, qui préoccupent quatre cinquièmes

des 15-19 ans. Seuls un quart des filles et un cinquième des garçons considèrent l'égalité comme un problème important (voir encadré p. 15).

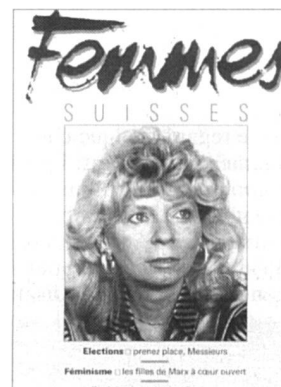
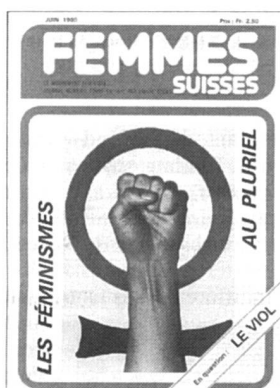
Heureuses, les femmes?

Il faut dire que les valeurs sociales ont changé. L'image que les femmes se font d'elles-mêmes et des conditions d'épanouissement sont bouleversées. En décembre 1990, le *Nouvel Observateur* présentait une grande enquête sur le bonheur des femmes françaises. Est-ce qu'une femme peut réussir sa vie: 1) sans métier?

nous dit une dame dans la cinquantaine lors d'un petit sondage éclair dans un bistrot. Faut penser aux femmes des autres pays, aux musulmanes.»

Qu'ont donc les féministes à vouloir embêter tout le monde avec leurs revendications dépassées? C'est qu'en fait il y a plusieurs niveaux d'analyse qui ne se répondent pas, ni ne se comparent. Le premier niveau est celui de la statistique, à laquelle on peut tout faire dire. En lieu et place des belles et bonnes données que nous venons de citer, nous aurions pu en évoquer d'autres, qui donnent une image exactement contraire du degré d'avance-

Du poing levé à la parole du cœur



2) sans vivre en couple? 3) sans avoir d'enfants? Surprenants résultats: réussir sa vie sans métier, impossible dit l'écrasante majorité (80%). Réussir sa vie sans vivre en couple? Oui, disent-elles à 82%. Et sans avoir d'enfants? Oui, dit encore un peu plus de la moitié (53%). En Suisse, ce sont deux tiers des femmes qui pensent qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des enfants pour qu'une femme puisse s'épanouir. Une petite révolution, tout de même. Et quand, enfin, on sait que plus de 90% des Suisses, hommes et femmes confondus, se disent heureux, eh bien, tout va bien, n'est-ce pas? «En Suisse il n'y a plus de problèmes,

ment de notre pays en matière d'égalité: nombre ridicule de femmes dans les instances décisionnelles politiques et économiques, inégalités criantes de revenus, de salaires, féminisation de la pauvreté, canalisation des filles dans les professions les moins prestigieuses, etc. Rien qu'avec des chiffres on peut donner à voir deux tableaux complètement opposés. L'autre niveau est celui de la réalité vécue, qui n'a rien à voir avec les chiffres. Une mère de famille qui court entre la crèche, le travail, les courses, le câlin au gamin, les devoirs de l'aîné et passe des heures à repenser l'organisation de tout ce petit monde peut



se dire «heureuse». Il y a, enfin, le niveau symbolique, celui des représentations sociales, celui du sexisme de la langue, de la publicité, le message caché, domaine qui préoccupe grandement les féministes d'aujourd'hui et dont l'action sur ce terrain est peut-être la plus mal comprise. «Franchement, je vois mal à quoi servent toutes ces histoires de féminisation des noms de métiers dit une haute fonctionnaire de l'administration genevoise. Moi quand je vois qu'on nomme dix responsables dans les différents départements cantonaux et que parmi les dix il n'y a pas une seule femme, j'ai envie de téléphoner à Madame Egalité pour lui dire: Mais qu'est-ce que vous faites avec votre dictionnaire? C'est pas là que les choses se passent!»

Ne pas se laisser abattre

La grève du 14 juin 1991 a montré que les femmes trouvent décidément que tout ne va pas si bien dans le meilleur des mondes. Non seulement l'égalité n'est pas réalisée, mais en plus, les acquis sont menacés. Il suffit de voir les débats en Allemagne autour de l'avortement ou, en Suisse, le sort réservé aux bureaux de l'égalité en période de crise: ce sont les premiers sur la sellette des économies.

Il y a exactement dix ans, Mariella Righini s'alarmait de la renaissance de la misogynie en France. Son constat reste absolument valable aujourd'hui: «Le féminisme a perdu de sa virulence, de son originalité, de sa créativité. Explosion, expansion, extinction. Le féminisme de nos arrière-

grand-mères suffragettes, de nos mères électrices de l'après-guerre, de nos sœurs soixante-huitardes, a connu chaque fois la même courbe en U renversé.

Toutes les flambées féministes se sont éteintes, laissant sans doute des acquis, mais le discours finit par être pris en compte, intégré, assimilé. Récupéré, comme on disait. Amorti. S'il semble tombé en disgrâce – il ne reste plus qu'un noyau dur qui se dit encore féministe – il renaîtra, comme chaque fois, à un autre moment. Patience...»

Martine Chaponnière

* *Les Valeurs des Suisses*, Peter Lang, 1991, sous la direction d'Anna Melich.

Salut, Emilie!

Tu avais dans le regard quelque chose de pétillant, de profond et de formidablement intelligent: Emilie Gourd, fondatrice du *Mouvement féministe*, aujourd'hui *Femmes suisses*, toi qui as toujours gardé le plus vif de tes forces pour «ton» journal, toi qui as légué une bonne partie de ta fortune pour assurer la survie du bébé. Il t'en a fallu de l'énergie pour faire exister ce journal, convaincre, «convertir» comme tu disais, les indifférents, les ti-



1921, les suffragettes en course sur la plaine du Rütli. Au centre des «trois Suissesses», Emilie Gourd.

morés, et les franchement hostiles. Ce sont les femmes qui te peinaient le plus, quand elles refusaient de marcher avec toi par peur ou par conformisme, hésitant, flottant et fuyant. Pas facile de constituer un comité intercantonal représentatif des différentes tendances du féminisme romand et d'accord de se mouiller dans l'aventure de l'imprimé. Pas facile d'assurer la vocation suffragiste du journal dans un climat de féminisme de bonnes œuvres.

Echec après échec, tu as continué, lutté sans relâche, gardant cet indéfectible espoir qui t'a toujours animée. Trente-trois ans durant, tu as assuré la parution du *Mouvement féministe*.

A peine sept ans après la création de ton mensuel, voilà que tu convaincs le comité que le journal devienne bimensuel. Rien que ça! Tu en as trop fait, Emilie. Terrassée par une crise cardiaque à 66 ans, tu t'en es allée laissant tout en plan. Alice Wiblé-Gaillard te succède mais ne peut marcher dans tes traces.

Pour attirer de nouveaux publics vers le féminisme, la nouvelle rédactrice scinde le journal en deux publications, l'une plus «féminine» pour ne pas effrayer les femmes c'est *Femmes suisses* – reléguant le *Mouvement féministe* au rôle de feuille associative du suffrage.

Le succès escompté est hélas démenti, les abonnements stagnent. En 1960, les deux feuilles fusionnent sous la houlette de Jacqueline Wavre. Ton journal a perdu quelques plumes dans l'aventure. De bimensuel il est devenu mensuel, et le fier *Mouvement féministe* s'affiche désormais sous le titre, léger s'il en est, *Femmes suisses et le mouvement féministe*. 1971: enfin le suffrage. Tu aurais dû vivre jusqu'à 91 ans pour voir l'aboutissement de ta lutte! Le journal prend difficilement le cap, confronté au soudain succès d'une cause si souvent mise en échec et à l'irruption bruyante et colorée du «nouveau» féminisme. Mais il tient bon et s'adapte bien helvétiquement, peu à peu, aux nouvelles questions posées par les jeunes féministes.

Les problèmes que connaît le journal aujourd'hui sont les mêmes, exactement les mêmes que ceux que tu as traversés: indifférence, voire hostilité de la population, perpétuels problèmes financiers, difficulté d'augmenter le nombre des abonnées, manque de place dans les pages imparties, relève inexistante. Mais tu seras contente de savoir que plusieurs générations de femmes, animées de la même foi, se sont succédé après toi pour continuer ton œuvre.

Salut à toi, Emilie!

L'équipe de la rédaction